

ROMAN

Chute de l'empereur Paschard



FRANÇOIS BEL

François Bel

Chute de l'empereur Paschard

© François Bel, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-5981-8

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À Darling,
premier soutien, première lectrice.
À Alice, Gustave, Martin et Emma.
À mes parents.

Sources et remerciements

Cette histoire n'aurait pas pu exister sans le livre de Bruno Fuligni, *Royaumes d'aventure, Ils ont fondé leur propre État*, publié aux éditions Les Arènes en 2016, dont la lecture m'a beaucoup appris et divertit sur l'histoire des micronations à travers les siècles.

Cette lecture a été complétée par l'article de Frédéric Lasserre : « Les hommes qui voulaient être rois II. Sociologie des États privés », publié par Cybergeog, la revue européenne de géographie (en libre accès ici : <https://journals.openedition.org/cybergeog/25385>).

Autre source sur le même thème : *L'Homme qui voulut être roi*, la nouvelle de Rudyard Kipling publiée en 1888 et adaptée au cinéma par le réalisateur John Huston en 1975.

Pour les personnages de Samyr et Tanya, ainsi que pour la bataille de « baleines » (surnom donné aux clients ultrariches des soirées VIP), je me suis inspiré du remarquable travail de la sociologue et ancienne mannequin Ashley Mears dans son livre *Very Important People, Argent, gloire et beauté : enquête au cœur de la jet-set* publié aux éditions La Découverte en 2023.

Pour les chapitres qui se déroulent sur l'île « Pacha », j'ai relu *La Méditerranée* de Fernand Braudel, livre de référence sur l'histoire et la géographie de la Méditerranée publié en 2017 dans la collection « Champs »

chez Flammarion en 2017 (version numérique).

Merci à Jean-Marc Laforge pour l'illustration de couverture. Merci à Sandrine Berthaud pour sa relecture experte. Merci à Marie, ma grande sœur, pour nos discussions littéraires. Merci à Alice Mathieu Picou pour l'illustration @lesarchiv. Merci à Sandra de *Portrait Me* pour la photo. Merci à Mathieu et à toute l'équipe de *Librinova* pour leur accompagnement.

On avait changé d'époque et je n'avais rien compris.

Je revenais de mon dernier rendez-vous avec Max Paschard et, pour me rendre à la gare, j'avais décidé de prendre le tram.

J'aime bien le tram, ce grincement d'intérêt local redécouvert qui sillonne de nouveau les centres-villes après en avoir été injustement banni. C'est confortable, c'est amusant, c'est rassurant et, en plus, c'est écolo. J'avais déjà pris le tram à Bordeaux, à Montpellier, à Dijon, à Tours, à Nice ou à Toulouse, j'allais sûrement m'en sortir à Val-Plessis. Y avait pas de raison. Je me suis dépêché d'acheter un billet au distributeur alors que la stridence de 16 h 17 était à l'approche. Il y a toujours un peu de stress dans ces cas-là. Même s'il vaut mieux monter à bord après avoir bien vérifié qu'il va dans la bonne direction, qu'il dessert bien la gare, que le temps de parcours est normal, je voulais à tout prix éviter l'humiliation de rester bloqué comme un benêt sur le quai pendant que, dans mon dos, le tram se remettait à grincer sans moi. Heureusement, je réussis à monter *in extremis* avant la fermeture des portes. J'avais l'air aussi satisfait que Mr Bean après une de ses pitreries. Une fois dedans, alors que le tram se dirigeait vers la gare, mission compostage, comme à Bordeaux, à Montpellier, à Dijon, à Tours, à Nice ou à Toulouse. Je me retrouvai face à une sorte de machine, même taille, même emplacement, même hauteur que tous ces composteurs embarqués auxquels j'avais déjà eu affaire un peu partout. Ne trouvant aucune fente d'oblitération, je commençai à agiter mon billet tout autour, pensant qu'il s'agissait d'un système sans contact.

Rien. Aucun bip libérateur.

Au bout d'un moment, je m'adressai à une dame assise qui m'observait d'un air perplexe.

— Pardon, madame. Savez-vous comment je peux composer mon billet ?

J'avais pris l'air le plus honnête possible du Parigot qui veut bien faire lorsqu'il a traversé le périph.

— Votre billet ? Ah, mais il faut le composer sur le quai avant de monter à bord, me répondit-elle gentiment, voyant qu'elle avait affaire à quelqu'un qui n'avait pas l'habitude. Oui, ici, ce n'est pas comme ailleurs, dans les autres villes.

Elle avait lu dans mon désarroi ma parole.

— Mais alors, à quoi sert cette machine ? dit l'ingénu, montrant l'engin autour duquel il avait désespérément agité son billet.

— Ça ? C'est un distributeur de gel hydroalcoolique. Il y en a à chaque entrée du tram.

Nous avions changé d'époque et je n'avais rien compris.

Je venais de quitter Paschard qui avait été transféré depuis peu de la maison d'arrêt à la maison de santé où il avait été admis en soins psychiatriques.

Ce n'était pas la grande forme.

Ce qui m'avait le plus frappé, c'était de voir à quel point il avait maigri, lui naguère si bien portant.

Je l'avais trouvé prostré dans sa chambre, apathique, comme enfermé dans un monde à lui, incapable de communiquer avec le monde extérieur, visionnant en boucle sur son écran de télévision des programmes pour enfants des années soixante et soixante-dix, réclamant continuellement un certain Pollux.

Quel choc !

Comme pour un grand timide dont il est l'exact opposé, on reconnaît un grand orgueilleux dès les premiers mots.

Ma première rencontre avec Max Paschard remontait à l'époque où j'étais jeune journaliste chez *Télé Merveilles*, *l'hebdo télé qui vous conseille*. Paschard était l'animateur-producteur d'une émission de variétés qui faisait un tabac depuis le début de la saison et j'avais rendez-vous à la Plaine Saint-Denis pour l'interviewer.

Dans la fébrilité ambiante du plateau d'enregistrement sur lequel on m'avait laissé entrer, j'étais comme un intrus qui ne savait ni où se tenir ni de quel côté regarder. J'étais aplati par la chaleur des rampes de projecteurs pleins feux, quand, du fond de cette pièce vaste comme un hall de gare, hermétiquement coupée du monde extérieur et du temps qui s'écoule au-dehors, j'ai vu venir vers moi, surgissant entre deux rideaux immenses, plus petit que je ne pensais, plus empâté aussi, un bonhomme fat, à la mine ultra-bronzée, au brushing exagérément parfait. Vêtu d'un costume jaune à paillettes, comme je ne savais pas qu'un homme, même animateur de télévision, oserait porter pour travailler, Paschard marchait pesamment.

« Regarde ! Le voilà, c'est lui... Quelle classe ! » avait lancé une voix féminine derrière moi.

En me retournant, alors que les gradins destinés au public étaient encore clairsemés, je voyais, déjà installée au premier rang, à côté du jeune garçon destinataire de cette exclamation admirative, une dame qui avait l'âge d'être sa grand-mère, bien que son allure générale ne fût pas celle d'une mamie au sens commun. Elle portait une robe patineuse entièrement bariolée de motifs floraux, des collants rose fluo, un gilet sans manches de velours vert Tyrol et des chaussures de caractère pour danseuse de tango. Ses cheveux étaient teints en bleu et coiffés en couettes. Certainement un costume de scène pour une attraction prévue au programme de l'émission. Elle avait d'ailleurs un faux air d'Annie Cordy.

« Alors ? C'est ça qu'on m'envoie ? », lança Paschard en me désignant.
« Francis m'avait promis de m'envoyer sa plus belle pouliche. C'est normal ? »

Ha ha !

Francis était mon boss, le rédacteur en chef de *Télé Merveilles*, *l'hebdo télé*

qui vous réveille.

« Ne faites pas cette tête ! Je vais pas vous mordre. Allez vous mettre là-bas pendant qu'on met en boîte. On se voit après », me dit-il en m'indiquant les gradins du studio.

Tournant casaque, il laissa à Neige, sa directrice de prod, jean moulant, montée sur talons aiguilles, coiffée d'un casque audio muni d'un micro qui la reliait à la régie, et tenant en main le conducteur de l'émission, le soin de m'indiquer ma place au premier rang, ce qu'elle fit d'un air arrogant, irritable et constipé, comme la cliente d'un palace montrant ses malles au bagagiste.

J'ai attendu des plombs, aussi sage que possible, assis à côté de la mamie aux cheveux bleus, imitant les autres figurants spectateurs qui formaient une sorte de blob dont un assistant de production préchauffait les émotions.

— C'EST QUI LE PACHA CE SOIR ?

— C'EST PASCHARD ! répondait la salle, comme un seul homme.

— J'ENTENDS RIEN ! relançait alors le chauffeur.

— C'EST PASCHARD ! hurlait la salle.

— CE SOIR, QUI VA VOUS EN METTRE PLEIN LA VUE ?

— C'EST PASCHARD !

— LE MEILLEUR SHOW, C'EST LE... ?

— LE « PASCHARD SHOW » !

Et ainsi de suite jusqu'à ébullition, pendant que, derrière le chauffeur, tout un monde s'agitait dans tous les sens, techniciens, assistantes et stagiaires, dans un état de nervosité au summum. Au centre du plateau, Paschard s'énervait à tout propos sur n'importe qui, à cause d'un projecteur mal orienté, de son maquillage qu'il trouvait immonde, ou de l'absence d'un cadreur qui était parti s'en griller une.

C'est dans ce foutoir à la Baïkonour époque Brejnev que, sans qu'on sache pourquoi, sur un ordre de la régie tombé des haut-parleurs par surprise, l'enregistrement démarra avec plus de soixante minutes de retard sur le planning initial, ce qui, paraît-il, était mieux que d'habitude.

« On a de la chance aujourd'hui, disait « Annie Cordy ». La dernière fois, ça a commencé avec deux heures et demie de retard. »

Ce n'était pas un costume de scène.

La mamie était une groupie de la première heure qui m'expliqua n'avoir manqué aucun enregistrement de la saison.

Aussitôt, fut donné le coup d'envoi d'une *commedia dell'arte* transposée à l'époque des zones commerciales, des ronds-points municipaux et des plateaux de télévision. Paschard avait quitté le masque du producteur atrabilaire pour celui de serveur de soupe sympathique, concentré et professionnel.

L'émission était divisée en trois grandes parties principales, consacrées chacune à un invité qui venait faire son guignol tout en faisant semblant d'être submergé d'émotions par les surprises préparées de longue date avec son entourage.

J'assistai à plus de trois heures d'enregistrement, entrecoupées de quelques pauses techniques durant lesquelles Paschard se faisait refaire une beauté par Jérémy, son coiffeur personnel qui ne le quittait pas d'une mèche, tout en reprenant le masque du colérique jamais content.

Le premier invité était un jeune imitateur que Paschard se targuait d'avoir lancé. C'était toute la ménagerie de la V^e République qui s'invitait au micro d'un Paschard faussement gêné, surjouant le mec détendu à la mine coupable. La formule « casser les couilles », répétée par un Chirac goguenard, avait beaucoup de succès ; celle de « petite bite » par un Balladur plus raide que nature, avait quelque chose de tordant. Puis, on a eu droit au ball-trap des célébrités du show-biz de l'époque, et voir Dalida ou Line Renaud se casser la figure, c'était l'extase. L'imitateur enchaînait les performances avec maestria, et le public, sous la baguette du chauffeur de salle qui s'agitait hors cadre, éclatait d'un rire collectif béni-oui-oui.

Entre chaque extrait du spectacle de l'imitateur, Paschard l'interrogeait sur son enfance, ses passions, ses amis, en veillant à rester dans les limites contractuelles négociées par son agent, qui avait exclu des pans entiers de sa vie privée des thèmes à aborder. La question qui intéressait le plus Paschard était de savoir comment ses « victimes » prenaient leur caricature. L'imitateur en parlait avec beaucoup de tendresse, comme un chansonnier dont le gagne-pain dépend de son